

forme de l'épistolier. Elle est accompagnée de hors-texte choisis avec discernement et d'une bonne bibliographie.

Dans le même temps où M. André Lamandé concevait son ouvrage, M. Guy de La Batut imaginait d'assembler les textes contemporains concernant les **Amours des rois de France**, textes qui nous sont restés à travers le temps, et se laissait, lui aussi, séduire par Henri IV, le plus amoureux assurément, avec Louis XIV et Louis XV, de ces monarques. Agréable idée que l'on n'avait point eue jusqu'à l'heure. Cependant cette collection d'un genre nouveau, présentant certainement un vif attrait, eût risqué de ne réunir guère que des pamphlets, si son directeur, sentant l'inconsistance de ces méchantes œuvres, ne leur eût adjoint quelques pièces historiques. Celles-ci aideront heureusement à comprendre ce que les autres ont souvent de factice et de contourné.

C'est ainsi que dans son *Henri IV*, M. Guy de la Batut, après nous avoir donné la liste des cinquante-six maîtresses authentiques du Vert-Galant, ajoute à l'*Histoire des Amours d'Henri IV*, écrite par Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de Conti, et à la *Ruelle mal-assortie*, plaidoyer *pro domo* de Marguerite de Valois, les lettres qu'au cours des années le roi adressa à ses deux épouses, à la vicomtesse de Louvigny, à la marquise de Guercheville (qui lui fut, si nous ne nous abusons, cruelle), à Gabrielle d'Estrée et à la marquise de Verneuil. Compris de la sorte, offrant les deux faces du problème galant, le travail de M. Guy de la Batut agréera mieux, ce semble. Le public, d'autre part, trouvera, dans ces diverses publications, des proses qui sont devenues rares, même dans leurs éditions modernes, et qui souvent — pas toujours, hélas ! — réservent quelques plaisirs de lecture.

EMILE MAGNE.

LES POÈMES

Armand Godoy : *Monologue de la Tristesse et Colloque de la joie*, Emile-Paul frères. — Joseph Dulac : *Amour couleur du Temps*, « la Caravelle ». — Armand Got : *Alphabet d'Aquitaine*, « la Primevère. » — Maurice Rostand : *Morbidezza*, Flammarion. — Jacques Ayrens : *Le silence ardent*, Grasset.

Il y a, dans l'usage que fait du vers de treize syllabes M. Armand Godoy, quelque chose de particulier, par quoi, sans échapper à la technique régulière du vers français, il semble partici-

per d'un prolongement comme assourdi un peu et insistant dans la sourdine, qui appartient plus spécialement à quelque technique musicale. M. Godoy, une fois de plus, dans son nouveau livre, **Monologue de la Tristesse et Colloque de la Joie**, se promène aux confins des deux arts, et tout en adoptant les modes d'expression qui sont propres à chacun d'eux, compose des poèmes n'ayant en réalité d'existence qu'à la condition de sous-entendre ceux de l'autre art. Impuissance, ou défaillance ? Je ne saurais le croire. M. Godoy, en écrivant ses vers, se chante une musique qu'il improvise, je suppose, ou parfois empruntée à quelque classique du piano ou de l'orchestre. C'est ainsi qu'il nous a donné *le Carnaval de Schumann* et, dans ce recueil si remarquable à divers égards, *Hosanna sur le Sistre*, tant de morceaux qui s'avivent du souvenir de Bach, de Chopin, de plusieurs autres. M. Godoy joue là une partie dangereuse. Il a des dons de poète, on n'en peut douter ; souvent il rencontre des réalisations fort belles. Par malheur, dans chaque strophe qu'il écrit, en son cerveau s'élabore la phrase musicale dont elle est complétée, et l'une de l'autre ne se dissocie pas lorsqu'il relit. Il n'en est pas de même pour son lecteur. L'élément musique — et je ne confonds pas avec l'élément musical inhérent à tout vers, qui jamais ne fait défaut aux vers qu'il publie, — l'élément musique, instrumental si l'on préfère, n'est pas toujours suggéré ou, du moins, suffisamment. Dès lors, ou bien le principal est donné par le vers, et nous nous en satisfaisons, ou bien c'est justement la musique qui eût été chargée de parfaire, de soutenir et compléter, d'exalter et de rendre regorgeant le vers. M. Godoy ne parvient pas à se douter de ce qui manque pour nous, par la raison bien simple que pour lui ce manque n'existe pas, ne saurait exister. Lorsqu'il écrit :

Viens donc avec moi : la Gloire t'attend !

Je sais les secrets qui domptent le temps,

nous n'acceptons pas, malgré le mouvement de ces deux vers, ces manières de parler, vraiment trop directes, trop peu fondées sur l'image ou le sens voluptueux des mots. C'est en raison de telles rebuffades, que nous nous sommes refusés depuis longtemps à accepter qu'on nous donne des comédies en vers, car elles y semblent inévitables, Mais s'il s'agit du squelette, du prétexte de quelque mélodie, d'un lied, d'un développement de sons

vagues, mais expressifs de tel sentiment non particularisé dans la personne ou dans le temps, oh ! alors, nous admettons tout, nous attendons, nous accueillerons l'œuvre dont nous ne connaissons encore que le thème.

J'ai l'air de chercher querelle à un poète d'autre part excellent et dont j'estime le talent. Je serais navré cependant qu'il se méprît. Personne ne l'admire avec plus de sympathie et de fidélité, lorsque, par exemple, il chante :

Ce soir-là, j'ai vu le vrai visage de ton âme,
Blême, grimaçant, sous les frissons de ta chair triste ;
J'ai vu la féroce Éternité, j'ai vu la flamme
D'où sortit ce ciel de pourpre, d'ambre et d'améthyste.
C'était un printemps perfide et froid comme une femme ;
J'évoquais les chants et les soupirs de nos psalmistes
Quand je vis soudain le vrai visage de ton âme
Sous le regard vague et déchirant de tes yeux tristes.

ou encore, et ailleurs, ceci :

Mourir ? Pourquoi ? Je ne veux pas mourir.
La vie est belle et bonne et j'en suis ivre.
D'autres, fous, lui demandent le plaisir,
Moi, je n'y vois que la douceur de vivre.

Voilà qui est d'un sage, à coup sûr, qu'on ne peut pas ne pas aimer, mais d'un conscient et harmonieux poète aussi, — et l'un va-t-il sans l'autre ? Je ne crois pas.

Je ne saurais trop recommander la lecture de ce joli recueil : **Amour Couleur du Temps**, par M. Joseph Dulac. Il est tout de finesse jolie, de grâce souriante et preste, de couleur vive et prompt. Poète mineur, qui n'enfle jamais la voix, du moins l'a-t-il toujours juste, preste et élégante. Parfois même sa malicieuse tendresse s'accommode d'ironie ou de quelque plus grande image. *La Rose d'amour* est un ravissant petit chef-d'œuvre, aboutissant à cette image très belle : « La messe est une rose immense offerte à Dieu... » et ... c'est la rose grandie, qui prise au jardin du curé, avait été offerte au poète par Jeannette, sa gentille cousine...

M. Armand Got, tout en poursuivant la publication de *la Poèmeraie*, poésies choisies pour les enfants dans l'œuvre de tous les poètes d'à présent, donne, de sa verve personnelle, un charmant livret de quatrains, **Alphabet d'Aquitaine**, où,